LE SOURD,

OU

L'AUBERGE PLEINE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE;

PAR le citoyen DESFORGES.



A AVIGNON;

Chez ALPHONSE BERENGUIER, Imprimeur-Libraire, près les ci-devant Jésuites.

TROISIEME ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

Mr. D'OLIBAN.

JOSÉPHINE, sa fille, amante de d'Orbe.

D'ORBE, amant de Joséphine.

ISIDORE, sœur de d'Orbe, amie et compagne de couvent de Joséphine.

Mr. D'ANIERES, jeune homme du Comtat, prêt d'épouser Joséphine.

SAINT-FIRMIN, amant d'Isidore et ami de d'Orbe.

Mme. LEGRAS, Aubergiste, (*accent provençal mitigé.*)

PÉTRONILLE, Servante d'auberge, (*accent provençal bien marqué.*)

Un VALET d'écurie.

Plusieurs valets d'auberge, etc.

N. B. Mme. Legras et Pétronille pourraient essayer de parler provençal.

La Scene est dans l'auberge de St.-Omer à Avignon.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mr. D'OLIBAN, Mr. D'ANIERES, *dans le sallon des voyageurs ; d'une part* ; (ils font un piquet,) Mme. LEGRAS *dans son comptoir ; et* PÉTRONILLE, *de l'autre.*

MR. D'ANIERES, *tire sa montre.*

AH çà ! mais dites-donc, beau-pere, cela n'arrive pas, cette jeunesse-là, et voilà qui se fait tard, au moins ?

D'OLIBAN.

Vous êtes bien pressé, mon gendre. Un moment, un moment, je l'attends, pour sûr, aujourd'hui. Une heure plutôt, une heure plus tard, cela ne fait rien ; et puis, il y en a encore trois mortelles d'ici au souper. Allons, quinte, quatorze et le point.

D'ANIERES.

Un moment, je ne suis pas capot, non.

D'OLIBAN.

Voilà votre femme qui arrive ; vous le serez de reste, mon ami.

D'ANIERES, *riant bêtement.*

Ah ! ah ! ah ! Les femmes font donc leurs maris capot quelquefois ? Eh bien ! c'est drôle cela, mais il y a un moyen pour ne pas l'être.

D'OLIBAN.

Lequel ? Vous seriez bien malin, si vous l'aviez trouvé.

D'ANIERES.

Tout simple. Il n'y a qu'à ne pas jouer au piquet avec elles. (*Ils jouent.*)

D'OLIBAN.

Savez-vous bien que vous avez de l'esprit, mon gendre.

D'ANIERES.

Moi, si j'en ai ! plus gros que moi, et ce n'est pas peu dire. Eh bien ! Personne ne veut le croire, par jalousie de mon voyage à Paris, qui m'a formé prodigieusement : car, si vous m'aviez vu avant, j'étais bête, j'étais bête à faire plaisir.

D'OLIBAN.

Vous avez raison, vous êtes bien chargé.

D'ANIERES.

Qui ? Moi ? Du tout au tout ; au point, voyez-vous, que je ne me reconnais pas moi-même. Je vous décoche un joli petit canembourg....

D'OLIBAN.

Calembourg vous voulez dire.

D'ANIERES.

Oui, oui canembourg, calembourg, on sait toujours bien ce que cela veut dire.

D'OLIBAN.

Cela veut dire que cela ne dit rien. Enfin, c'est à Paris que vous avez trouvé tout cet esprit-là ?

D'ANIERES.

Oui, ma foi, et cela m'a coûté cher au moins, beau-pere. Mon voyage de deux mois me revient à plus de mille écus. Aussi, quand, j'ai vu que je gagnais de l'esprit d'un côté, et que je perdais de l'argent de l'autre, j'ai dit : voilà assez d'esprit à présent, mais on n'a jamais assez d'argent, disposons le papa d'Oliban à me donner sa fille, et allons faire la noce dans mon pays. Dit et fait. Vous êtes venu bravement voir le local. Joli, n'est-ce pas?

D'OLIBAN.

Il faut bien que je l'aie trouvé tel, puisque j'ai écrit sur le champ à ma fille de partir avec son amie, pour venir voir la terre que je viens d'aquérir dans votre voisinage, près de la fontaine de Vaucluse.

D'ANIERES.

Vous ne lui avez donc pas écrit qu'il s'agissait de son mariage avec moi ?

D'OLIBAN.

Non, pour lui ménager le plaisir de la surprise.

D'ANIERES.

Oh ! le bon pere qui pense à tout ! Comme elle va donc être contente ! La pauvre petite ! Elle est charmante, d'honneur, et ce sera la perle du Comtat, quoique nos fillettes ici... Heim ! elles ne sont pas mal, au moins ? je dis nos fillettes, notre pays, je n'en sui pas, je suis original de Champagne, moi. Mais tout mon bien est ici, et je me crois impatronisé dans le canton à cause de cela, voilà tout.

D'OLIBAN.

Ah çà ! je commence, comme vous, à m'impatienter. Le jour tombe, laissons-là notre jeu et allons au-devant d'elles.

D'ANIERES.

Volontiers.

(Ils sortent et entrent dans la cuisine qui est vis-à-vis leur sallon.)

D'OLIBAN, *à Madame Legras.*

Mme. s'il vient deux jeunes personnes que j'ai désignées, vous les placerez où nous sommes convenus.

Mme. LEGRAS.

Mr. je n'ai plus que ces deux chambres-là, et personne ne les aura qu'elles ; leurs noms, s'il vous plaît, afin de ne point confondre.

D'OLIBAN.

Joséphine d'Oliban et Isidore d'Orbe.

Mme. LEGRAS, *écrit.*

Bon, voilà qui est en regle. Pétronille, les n°. 19 et 20 pour ces deux dames qui vont arriver. Vous allez faire un tour, messieurs ?

D'ANIERES.

Oui, Mme. sur le pont d'Avignon, absolument.

Mme. LEGRAS.

Il vous sera difficile d'aller jusqu'au bout.

D'ANIERES.

Bon ! parce qu'il est cassé par-ci par-là ? Et ? à la nage donc moi, tel que vous me voyez, je nage comme le poisson dans l'eau. Ah ! ah ! à propos, Mme. Legras, un fier souper au moins. Nous serons quatre. Six francs par tête, heim ! On peut être bien traité pour ce prix-là. C'est moi qui paye, et le beau-pere voit bien que je fais joliment les choses. Heim ! ah ! Qu'est-ce que je veux dire ? Pétronille, tu metras le couvert dans la chamble vis-à-vis celle où je dois coucher, et j'aurai soin de toi. (*lui prenant le menton.*)

PÉTRONILLE, *le repoussant.*

Tout comme il vous plaira, je ferai mon devoir, il ne tiendra qu'à vous de faire le vôtre.

D'ANIERES, *à d'Oliban.*

Heim ! avons-nous de l'esprit dans notre pays ? Jusqu'aux servantes. C'est charmant.

D'OLIBAN.

Allons, partons l'heure avance. (*à part.*) C'est un sot homme que monsieur mon gendre. Cela me fâche. J'ai été un peu vîte. Patience.

D'ANIERES.

Venez-vous, papa ? (*D'Oliban sort avec d'Anieres.*)

PÉTRONILLE, *en patois.*

Je ne sais pas si je trompe, Mme. mais cela fait une lourde bête que ce monsieur d'Anieres, et je plains d'avance la femme qu'il aura.

Mme. LEGRAS.

Tu n'y entend rien, ma fille. Il est bête et riche. C'est un trésor pour une femme qu'un homme comme cela. Ah ça ! Parlons peu et parlons bien. Souviens-toi, mon enfant, qu'il n'y a plus de place ici pour aucun voyageur, et pour or ou pour argent, qu'on ne reçoive plus personne que ces deux Dames. Je sors.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SANT-FIRMIN.

M. DE ST.-FIRMIN.

SOUFFREZ que je vous arrête, belle dame. Vous êtes sans doute, la maîtresse de cette auberge ?

Mme. LEGRAS.

Oui, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

ST.-FIRMIN.

Deux lits, s'il est possible, pour mon ami et pour moi.

Mme. LEGRAS.

Il n'est pas possible, monsieur, ma maison est pleine aujourd'hui, au point que je serai peut être obligée de veiller moi-même, pour laisser ma chambre à quelqu'un.

ST.-FIRMIN.

Si le choix tombe sur moi, il ne faudra pas vous déranger, madame.

Mm. LEGRAS.

Monsieur est militaire, on le voit; mais il dit les choses si joliment qu'on ne peut ni ne doit s'en fâcher.

ST.-FIRMIN.

Fâcher les dames! Ah Dieux! Les aimer, les défendre, en cas de besoin, toujours. Les offenser, jamais. Rire modestement avec avec elles, quelquefois, voilà mes principes. Cela me vaudra-t-il un lit à moi, et un à mon ami?

Mme. LEGRAS.

Monsieur votre ami est-il dans les mêmes principes, monsieur?

ST.-FIRMIN.

Exactement.

Mme. LEGRAS.

Eh bien! vous êtes charmans tous deux à juger de lui par vous, monsieur, et je crois.-- que vous n'aurez de lit chez moi, cette nuit ni l'un ni l'autre.

ST.-FIRMIN.

Absolument.

Mme. LEGRAS.

Absolument.-- Vous savez le proverbe : *à l'impossible nul n'est tenu.* Ah! voilà deux dames qui viennent de descendre. Je vais au devant d'elles.

ST.-FIRMIN, (*à part*) *passant dans le sallon des voyageurs et seul.*

Ce sont elles. D'Orbe sera au désespoir, quand il saura qu'il ne peut pas loger ici, Quel dommage! Le rapprochement était si heureux! Le papa d'Oliban veut se retirer à la fontaine de Vaucluse. Il y achette une terre. Il appelle sa fille. Tout cela est bien. Le bon, mais imprudent pere de famille ne se doute pas qu'il est dangereux de laisser aller ensemble, dans un voyage aussi long que celui de Paris à Avignon, deux jeunes personnes, seules dans une chaise de poste, et qu'il leur faut du secours en cas de besoin. L'amour voit tout. -- D'Orbe aime Joséphine. Moi, j'aime mademoiselle Isidore, sœur de d'Orbe. Qu'arrive-t-il? Instruits réciproquement par elles, nous ne disons rien et nous les dévançons toujours *incognito*, sur la route. C'était ici le point de ralliement, le lieu de l'explication, et point du tout. -- Pas moyen d'y loger. D'Orbe se tuera. Il faut pourtant aller l'instruire chez mon oncle, où je l'ai laissé, et où nous coucherons cette nuit, faute de mieux. Partons. Nous verrons demain ce que tout cela deviendra. Comme ces dames sont long-temps à débarquer leur paquet! quel attirail, grands dieux! que celui d'une femme qui voyage! (*Il sort avec prudence.*) Tâchons qu'elles ne me voient point sortir.

N. B. Pendant le monologue de Saint-Firmin, on a porté dans la cuisine tous les paquets de la voiture des dames.

SCENE III.

JOSÉPHINE, ISIDORE, Mme. LEGRAS, PÉTRONILLE.

Mme. LEGRAS.

PÉTRONILLE, allez donc voir s'il y a encore quelqu'un dans le sallon. Ces dames ne sont pas faites pour rester ici. Vos noms,

Mesdames sont comme vous avez bien voulu me le dire ?

ENSEMBLE.

Joséphine, -- Isidore...

Mme. LEGRAS.

Cela suffit. C'est vous que j'attendais, et ma maison est fermée à présent.

JOSEPHINE.

Ah ! ah ! Et comment donc, cela, madame ?

Mm. LEGRAS.

C'est que tout est plein, et je suis toujours, à mon grand regret, obligée de renvoyer du monde ; témoin un jeune homme, tout-à-l'heure, un jeune homme très-aimable que je n'ai pu loger.

ISIDORE, *à Joséphine.*

C'est peut-être lui : ah ! quel dommage !

PÉTRONILLE.

Ces dames peuvent passer dans la salle. Tout est prêt. (*Elles entrent.*)

SCENE IV.

JOSÉPHINE, ISIDORE, *dans le sallon des voyageurs.*

JOSÉPHINE, (*toujours un peu langoureuse dans le rôle.*)

Que veux-tu dire, mon amie ? C'est peut être lui ? Ah ! ils pensent bien à nous tous les deux. Mon pere m'ordonne de partir, pour le Comtat, avec ma tante. Ma tante est malade et me donne mon amie pour compagne de voyage, de l'aveu de mon pere. Nous le disons à ces messieurs ; nous partons, et depuis ce temps-là, point de nouvelles.

ISIDOR, (*toujours vive et gaie dans tout son personnage.*)

Enfant que tu es ! Quand nous avons quitté (pour jamais, jespere,) ce cher couvent où nous nous aimions tant, où nous nous ennuyons tant, où ton frere venait, à son grand regret, te voir si rarement, où St.-Firmin, son ami et mon amant, ne l'accompagnait pas toujours ; qu'avaient à faire ces deux braves chevaliers ? Nous devancer et se faire.

JOSÉPHINE.

L'ont-ils fait ?

ISIDORE.

Oui.

JOSÉPHINE.

C'est qu'ils étaient là ! Mais où sont-ils à présent ?

ISIDORE.

Pas loin.

JOSÉPHINE.

Trop. Que me veut mon pere ; me pardonnes-tu de relire sa lettre derniere ; elle est courte : il écrit laconiquement, mon pere !

ISIDORE.

Tant mieux ! c'est rare.

JOSÉPHINE.

» Ma fille, j'ai la terre en questoin. Jai fait de toutes façons dans ce pays de fort bonnes affaires. Tu y es pour quelque chose,

et je t'y attends le plutôt possible, avec ta bonne amie, qui en est justement, et qui supléera à ta tante, puisqu'elle est malade. Je suis, etc. Ton pere.

P. S. Pars au plus vîte ». D'OLIBAN.

ISIDORE.

Tu y es pour quelque chose : voilà ce qui t'embarrasse, n'est-ce pas ? c'ést pourtant tout naturel.

JOSÉPHINE.

Comment donc ?

ISIDORE.

Cela veut dire, en toutes lettres, que ton pere t'attend pour te faire une donation de la terre qu'il vient d'acheter, à condition que tu épouseras mon frere.

JOSÉPHINE.

A condition que j'épouserai ton frere qu'il ne connaît seulement pas. Il ne l'a jamais vu, et moi-même je ne l'ai vu qu'au couvent, où il venait quelquefois.

ISIDORE.

Ah ! Tu as raison. --- Je ne m'en souvenais plus.

PÉTRONILLE.

Mesdames, j'ai porté vos paquets, marqués à vos noms, Isidore et Joséphine, dans vos deux chambres. Elles sont voisinés C'est nº. 19 et nº 20. Quand ces dames voudront, elles monteront chez elles.

JOSÉPHINE.

Tout à l'heure, mon enfant. -- *Elle tire sa bourse et lui donne quelque monnoie.*

PÉTRONILLE.

Vous êtes bien, gracieuse, madame. Je reçois toujours de bon cœur, quand c'est de bon cœur qu'on me donne.

ISIDORE, *tirant sa bourse.* (*à part.*)

Voilà une brave fille.-- *haut.* Tenez ma bonne amie!

PÉTRONILLE.

Allez, Mesdames, les honnêtes-gens en trouvent ; soyez sûres que vous serez bien servies.

UN COMMISSIONNAIRE.

Y a-t-il quelqu'un ici qui s'appelle Joséphine ?

JOSÉPHINE.

C'est moi, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE, *lui donne un billet.*

Eh bien. madame Joséphine ! voilà pour vous.

JOSÉPHINE.

De quelle part ?

LE COMMISSIONNAIRE, *en confidence.*

Ça ne se dit pas, ça se lit.

JOSÉPHINE.

Mais dois-je ?

ISIDORE.

Allons ; ne fais donc pas l'enfant, donne, je lirai, moi.

JOSEPHINE.

Êtes-vous payé, mon ami?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, Madame, par celui qui envoie le billet, mais pas par celle qui le reçoit.

JOSÉPHINE, *lui donne quelqu'argent.*

Êtes-vous content?

LE COMMISSIONNAIRE.

Puisiez-vous l'être autant que moi, une belle et brave dame comme vous, vaut bien la peine d'être heureuse.

ISIDORE.

Que veut dire cette énigme.
Il est ordonné au nom de l'amour, de tout voir, de tout entendre, et de ne rien dire. Pas le moindre signe de surprise. On saura le mot.
Je m'y perds.

JOSÉPHINE.

Voyons l'écriture.

ISIDORE.

Contrefaite. -- Il y a quelque chose là-dessous, mais mon cœur me dit que l'explication de l'énigme sera agréable. Quelqu'un va venir, peut-être. Montons chez nous, et allons nous arranger pour le souper.

JOSÉPHINE.

Je te suis.

ISIDORE.

Nº. 19 et 20. Cela ne sera pas difficile à trouver.

SCENE V.

Dans la cuisine.

PÉTRONILLE, à Mme. LEGRAS.

ELLES sont charmantes, ces dames. Je cours leur porter de la lumiere.

Elle apporte de la lumiere.

D'ANIERES, *arrivent avec M. d'Oliban.*

Eh bien! madame Legras, le souper est-il prêt?

Mme. LEGRAS.

Tout-à-l'heure, monsieur, et vos dames sont arrivées.

D'OLIBAN.

Je vous disais bien que je les attendais aujourd'hui, nous les aurions rencontrées sans vos remparts que vous trouvez superbes.

D'ANIERES.

Non, je dis, ils ne sont pas beaux, peut-être, les remparts d'Avignon, non, je dis.

D'OLIBAN.

Je dis qu'ils sont fort beaux, mais si nous avions été au devant des dames, je dis que cela aurait été plus beau encore.

D'ANIERES.

Ah, cher beau-pere! la tendresse maternelle! On la sent; allons trouver ces dames. *Ils sortent.*

Mme. LEGRAS.

Allons, déterminément, riche ou non, voilà ce qui s'appelle un sot homme, et si l'une de ces deux Dames est assez malheureuse, mais que veut ce Monsieur qui s'asseoit cavalierement auprès du feu, sans rien dire à personne. *Elle se leve et va à lui.*

SCENE VI.

UN VOYAGEUR, Mme. LEGRAS, *Entre un palefrenier.*

Mme. LEGRAS.

MONSIEUR, qu'y a-t-il pour votre service?

LE VOYAGEUR.

Jamais, Madame. Cela ne vaut rien. Et puis d'ailleurs ne vous dérangez pas.

Mme. LEGRAS.

Monsieur voudrait peut-être loger ici.

LE VOYAGEUR.

Comment! il n'y est pas encore. Je l'attends.

Mme. LEGRAS.

Qui, Monsieur?

LE VOYAGEUR.

Oui, Madame. Je suis bien aise de voir qu'il sera dans une excellente auberge.

Il s'asseoit sous le manteau de la cheminée.

Mme. LEGRAS.

Mais qu'est-ce qu'il me chante donc, ce Monsieur-là est-il fou!

LE PALEFRENIER, *arrivant*

Non, Madame, il n'est que sourd, mais il l'est, il l'est! enfin, bref, il descend de son cheval, et il me le donne à conduire dans l'écurie. Je lui dis qu'il n'y a pas de place pour son cheval à l'écurie, ni pour lui à l'auberge, (comme madame l'a ordonné.) Savez-vous bien ce qu'il me répond? que son cheval est une belle bête, qu'il faut que j'en aie bien soin. J'ai beau crier, il n'entend pas mes raisons. Il me donne 24 s. sans se gêner et il s'en va, en me laissant son cheval. Il a bien fallu lui trouver une place à c'te pauvre bête, et je suis venu vous conter tout cela, afin que vous avisiez ce que vous avez à faire.

Mme. LEGRAS.

Tout est vu. -- Il ne peut pas loger ici. Il n'y a pas de place! Quant à son cheval, s'il ne gêne pas, il n'y a qu'à le laisser. Il viendra le prendre où il l'a mis.

LE PALEFRENIER.

Il ne gêne pas du tout, Madame, c'est une belle bête, en vérité; j'en aurai soin. Vous, Madame, chargez-vous du maître. *Il s'en va.*

Mme. LEGRAS.

Le voilà comme chez lui! Il est bel homme! c'est tout jeune. Quel dommage qu'une pareille infirmité! -- Tâchons pourtant de lui faire entendre que je ne puis pas le loger ici. -- *criant.*, Monsieur, je suis bien mortifiée.

LE VOYAGEUR.

Pas tant, madame il a fait fort beau aujourd'hui, je vous assure.

Mme. LEGRAS.

Quelle réponse. *Criant*, monsieur, je ne puis pas vous loger.

LE VOYAGEUR.

Oui, Madame, j'ai trouvé le chemin superbe.

Mme. LEGRAS.

Voilà une plaisante conversation ! Il me parle beau temps, quand je lui parle pluie. Voyons donc encore une fois. *Elle crie plus fort.* Monsieur, je suis au désespoir.

LE VOYAGEUR.

Hein ! ah ! et moi aussi, Madame ; cela fait un magnifique coup d'œil, j'ai été tout étonné, vraiment en arrivant ici. -- C'est la premiere fois.

Mme. LEGRAS.

Il n'y a pas moyen d'y tenir, laissons-le là, dans le coin de cette cheminée, il n'y fait pas grand mal.

SCENE VII.

LES PRÉCÉENS, D'ANIERES.

D'ANIERES.

Eh bien ! allons donc, madame Legras, vous qui êtes si serviable, si leste, si aimable, enfin, charmante, eh bien ! allons donc, voilà nos deux jeunes dames prêtes, et nous ne sommes pas servis.

Mme. LEGRAS.

Un moment, monsieur, on est occupé à dresser la table. Vous êtes si pressé aussi, dans un jour où je suis accablée de monde.

D'ANIERES.

Pauvre petite femme ! plagnez-vous ! c'est de l'argent qui vous vient, hein n'est-ce pas ?

Mme. LEGRAS.

C'est de l'argent qu'on paye cher, par la peine que l'on a à le gagner. Pétronille, servez donc ces dames.

D'ANIERES.

Savez-vous bien, madame Legras, qu'elle est charmante ma future ?

Mme. LEGRAS.

Votre future ? he ! où est-elle ? je ne la connais pas.

D'ANIERES.

Eh ! mon Dieu, l'une de ces deux demoiselles qui viennent d'arriver.

Mme. LEGRAS.

Ah ! ah ! et laquelle est l'heureuse personne ?

D'ANIERES.

La plus jolie. Hein, j'ai bon goût : n'est-ce pas ?

Mme. LEGRAS.

Elles m'ont paru aussi aimables l'une que l'autre.

D'ANIERES.

Oui, sans doute, c'est fort bien, mais il y a toujours là un cer-

tain tictac, qui fait que vous entendez, hein, *riant bonnement*; une préférence, et puis l'autre, moi je ne la connais pas. Je n'aime que les gens que je connais d'abord. Voilà pourquoi je...

Il veut embrasser madame Legras.

Mme. LEGRAS, *le repousse.*

Un moment, monsieur, si vous aimez toutes les femmes, moi je n'aime pas tous les hommes; il y en a même, qui à eux seuls me dégoûteraient de l'espece.

D'ANIERES.

De l'espece humaine. Ah bien! vous ne la connaissez gueres en ce cas là, c'est bien l'espece la plus.. Mais voilà comme vous êtes. Au fait, c'est celle qui s'appelle Joséphine d'Oliban, que jaime, c'est celle que je vais épouser, c'est ici que je ferai la noce, parce que dans mon château on ne fait pas si bien la cuisine que vous, et je paierai-là, vous verrez, vous serez contente.

Mme. LEGRAS, *à part.*

J'en ai vu dans ma vie, mais de pareils, jamais.

PÉTRONILLE.

Vous êtes servi, monsieur. Ces dames vous attendent chez elles, avec l'autre monsieur, pour leur donner la main. *Ici le voyageur sort furtivement et gagne l'escalier.*

D'ANIERES.

C'est bon, j'y vais. Sans adieu, madame Legras, vous êtes une ingrate, mais c'est égal. Je vous aime; et quand j'aurai quelqu'argent à manger, ce sera toujours chez vous de préférence, entendez-vous, belle indifférente.

Mm. LEGRAS.

Allez donc, monsieur, on vous attend.

Il lui envoie un baiser, et sort.

Eh bien sacrifiez donc de jeunes et aimables personnes, à des animaux de cette espece, et si le sacrifice se fait, s'il en arrive malheur, accusez donc la pauvre innocente victime. Voilà pourtant ce qui se voit tous les jours. Oh! que je la plains celle qui doit s'unir pour la vie avec un pareil être. Dieu veuille que quelque coup imprévu détourne cette union, dont il ne peut résulter qu'infortune et disgrace, pour une aimable et intéressante fille. Allons voir si tout est dans l'ordre. Dans mon maudit état, je n'ai pas un moment de repos; mais j'ai la consolation de voir que tout le monde est content, et cela me dédommage de la peine que je me donne. *En se reprenant.* Ah! ah! je ne vois plus mon sourd. Il sera allé à l'écurie tenir compagnie à son cheval. Allons à nos affaires. *Elle sort.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente d'un côté la salle à manger, de l'autre, la chambre à coucher indiquée. Il est Miparti comme dans le premier Acte. La chambre à coucher est obscure, la salle à manger, seule est clairée.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR, *seul, à une table de quatre couverts sur la quelle est une espece d'ambigu. Il parcourt son porte-feuille ; les coudes appuyés sur la table, et dit, au moment où il voit entrer Pétronille, en se parlant à lui-même.*

A Marseille 66,000 liv., c'est de l'argent sûr. A Bordeaux 155,080 livres ; il y aura quelqu'embarras pour l'entier remboursement, mais je suis humain d'une part, et de l'autre ; j'ai le temps d'attendre.

PÉTRONILLE.

C'est un homme comme il faut ; à ce qu'il paraît ; il est peut-être de la compagnie de ces messieurs. Allons chercher madame justement la voici.

SCENE II.

LE VOYAGEUR, Mme. LEGRAS, PÉTRONILLE.

Mme. LEGRAS.

EH bien, tout est-il prêt ? que fait cet homme ici ?

PÉTRONILLE.

Chut, ne dites rien, madame. Ecoutons.

Mme. LEGRAS.

Je n'ai garde de parler ; il est sourd à faire peur.

PÉTRONILLE.

Eh donc ! il est sourd, ce pauvre jeune homme ; ah bien ! être si riche, et être sourd *! c'est triste.*

Mme. LEGRAS.

Comment riche ! D'où le sais-tu ?

PÉTRONILLE.

Tout-à-l'heure il parlait de 10000 livres comme nous parlons d'un écu nous autres, et cela tout en causant avec son porte-feuillle. -- Ah ! le voilà qui le referme.

LE VOYAGEUR, *très-fort.*

La fille.

PÉTRONILLE.

Vous voyez bien ; madame, qu'il crie comme un sourd ; lui répondre est inutile.

LE VOYAGEUR, *sans regarder.*

De l'eau pour me laver les mains. *Elle lui en apporte, il laisse tomber un écu dans l'aiguiere.*

PÉTRONILLE.

Monsieur, vous avez laissé tomber quelque chose là dedans.

LE VOYAGEUR, *après s'être essuyé les mains.*

Ah ! c'est vrai, je ne t'ai encore rien donné ma bonne amie ; tu fais bien de m'en faire souvenir, car j'ai des distractions souvent, et cela est cause que...

PÉTRONILLE, *à madame Legras, qui arrange tout sur la table.*

Tenez, madame, voyez un peu, ah ! bien qu'il vienne souvent ici des sourds qui aient de pareilles distractions. -- Je ne suis pas intéressée, mais je les servirai de tout cœur.

Mme. LEGRAS.

Ils est inconcevable, cet homme. Ah, çà mais, cependant, Pétronille, écoute donc, ma fille, il ne peut pas rester là décemment. Ces messieurs, ces dames qui vont venir, qui ont fait faire un repas à part, tout cela.

PÉTRONILLE.

Eh madame, que vous importe ! Je me fait fort de tout. Allez reposer, que vous en avez de besoin. Laissez à moi le reste de toute cette affaire.

LE VOYAGEUR, *à lui-même, et tirant sa montre.*

On soupe tard ici. Il est dix heures et demie passées, il faut que je parte demain à la pointe du jour. J'ai faim, soif et sommeil. La fille. -- Ah ! te voilà ! Eh bien ! quand mange-t-on dans ce pays-ci ?

PÉTRONILLE.

Tout-à-l'heure monsieur.

LE VOYAGEUR.

Non, ce n'est pas cela que je te demande : que diable ! je sais bien que tu es gentille ; mais moi j'ai faim.

Mme. LEGRAS.

Eh bien ! on te fait des complimens, ma fille, tu dois être contente !

PÉTRONILLE.

Ah ! cela m'arrive assez souvent, soit dit sans vanité. Mais voilà tout notre monde. Que vont-ils dire quand ils le veront là.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE, D'ANIERES.

JOSÉPHINE, ET ISIDORE.

Ah ! Dieux ! *le voyageur ne retourne pas la tête et ne se dérange pas.*

D'ANIERES.

Eh bien ! Qu'est-ce que vous avez donc, vous autres.

D'OLIBAN.

Qu'est-ce que c'est que cet étranger qui est là fort tranquille à feuilleter son agenda, et ne s'apperçoit seulement pas que nous sommes ici ?

Mme. LEGRAS.

Messieurs, c'est un homme singulier, voilà tout ce que je puis vous en dire. Je m'en suis amusée, amusez vous-en à votre tour. Je vous laisse avec. Tirez-vous-en comme vous pourrez.

D'ANIERES.

Ah ! cela sera bientôt fait ! allons, monsieur, ayez la bonté, s'il vous plaît, de decamper delà, ce n'est point ici une table d'hôte.

LE VOYAGEUR.

Non, monsieur, quelque politesse que l'on me fasse, je n'accepte jamais la place d honneur. Je suis parfaitement bien ici. J'y reste.

D'ANIERES.

Il est bien question de place d'honneur ou de déshonneur, vous n'avez point de place ici; ainsi, allez-vous-en.

LE VOYAGEUR.

Monsieur, vous me comblez par tant d'honnêteté, croyez que j'en sens tout le prix; maîs je ne quitterai point cette place c'est la seule qui me convienne avec d'aimables étrangers comme vous.

D'ANIERES.

Ah ça mais, qu'est-ce que cela veut dire, voyons ! car moi je n'y comprens rien.

D'OLIBAN.

Cela est fort aisé à comprendre, c'est que ce jeune homme, (aimable d'ailleurs, à ce qu'il paraît,) a le malheur d'être sourd.

D'ANIERES.

Ah ! que ne disiez-vous donc cela tout de suite; j'ai la voix forte, et je m'en vais lui parler sur un ton qu'il faudra bien qu'il entende. *Criant* : Monsieur, il n'y a point de couvert ici pour vous.

N. B. *Dans cet intervalle, les deux jeunes personnes s'étaiens placées d'une maniere à laisser une place à côté de Joséphine; M. d'Oliban était debout, ainsi que d'Anieres.*

LE VOYAGEUR.

C'est une tyrannie que ce genre de politesse-là ! elle a pourtant sa douceur. Allons, monsieur, puisque vous le voulez absolument, je vais me mettre entre ces deux dames, si elles veulent bien y consentir.

JOSÉPHINE.

Mon pere, mettez-vous donc là à côté de moi.

D'Oliban se place.

D'ANIERES.

Eh ! moi donc ! dans tout cela ? Voyons ?

ISIDORE, *avec humeur.*

Mais, monsieur, si vous ne finissez pas, nous ne souperons pas d'aujourd'hui. Cet homme est sourd, mais il a l'air fort honnête; il n'entendra pas ce que nous pourrons dire, ainsi faites monter un couvert, et mettez-vous là.

D'OLIBAN.

Mademoiselle a raison; c'est le plus court : monsieur se croit dans une auberge à table d'hôte. Il est privé du bonheur d'entendre. Laissons-le tranquille, et n'ajoutons pas à son infortune.

D'ANIERES.

C'est toujours. *Il crie.* Pétronille. -- c'est toujours. *Il crie.* Un couvert. -- Fort désagréable, et justement il se met entre les deux dames, encore.

LE VOYAGEUR.

La place d'honneur, à moi qui n'ai pas celui d'être connu. C'est une faveur qu'on rencontre rarement en voyage, et sur-tout si gracieusement accordée ! Ah ! je m'en souviendrai, monsieur, je vous assure.

D'ANIERES, *brutalement.*

Monsieur, il n'y a pas de quoi, Pétronille.

PÉTRONILLE, *de la maison.*

On y va. *Elle paraît.* Qu'est-ce qu'il vous faut ?

D'ANIERES.

Et parbleu tu le vois bien ! un couvert, puisque ce maudit sourd veut absolument souper avec nous, et prendre ma place encore. Allons, allons dépêche-toi. Au reste, il paiera son écho toujours.

PÉTRONILLE, *apportant un couvert en riant.*

Ah ! ah ! ah !

D'ANIERES.

Eh bien folle ! de quoi ris-tu donc, voyons ?

PÉTRONILLE.

Je ris de voir qu'un sourd l'entend mieux que vous qui avez de fieres oreilles pourtant. Allons, monsieur d'Anieres mettez-vous là, et mangez bien, puisque c'est vous qui payez généreusement. (*Pendant ce temps le voyageur mange et boit à proportion.*)

D'OLIBAN.

Comment voulez vous qu'un homme comme il faut ne paye pas dans une auberge la dépense qu'il y fait ?

LE VOYAGEUR.

C'est excellent en vérité ! voici une des meilleures auberges que j'aie rencontrée de ma vie, et la compagnie sur-tout ; Monsieur, oh ! ses politesses sont d'une délicatesse. Voilà d'excellentes perdrix, Mesdames, si j'osais.

ISIDORE.

Comme il découpe avec grace ! Monsieur d'Anieres, il est aimable au moins ce pauvres sourd là !

D'ANIERES.

Qu'est-ce que cela me fait à moi, nous aurions sans lui jasé de nos affaires vous et le papa, au lieu que. ---

D'OLIBAN.

Encore une fois; qui nous en empêche, puisqu'il est sourd ? Tenez, voyez, il ne pense pas à nous seulement ; il mange. --

D'ANIERES.

A faire trembler -- il payera double.

JOSÉPHINE.

Mais vous, qui parlez, vous ne mangez pas, mon pere.

D'OLIBAN.

Je m'amuse de l'appetit de ce jeune homme, il dévore tout en vous regardant l'une et l'autre avec des yeux de feu. Il paraît qu'il n'est pas ennemi des dames.

ISIDORE.

Qui peut l'être, monsieur ?

D'ANIERES.

Cela fait un aimable convive, en vérité. Il mange tout, bois tout, ne dit rien, etc. N'entend rien.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! il ne redira rien, et c'est un grand avantage. Car dans vos repas, messieurs, vous vous émancipez devant des gens que vous croyez sourds, et qui pour votre malheur ne le sont pas toujours.

LE VOYAGEUR.

Pardon si je vous interromps, mademoiselle ; ne disiez-vous pas que nous voilà à la fin des beaux jours ? non pas dans ce pays-ci où je m'apperçois qu'ils recommencent. Aussi, c'est un climat --- ah ! on me l'avait bien dit -- un climat superbe !

ISIDORE.

Il faut que je m'amuse à faire la conversation avec lui.

D'ANIERES.

Oui une jolie conversation ; à bâtons rompus. Vous direz blanc, il vous répondra noir.

ISIDORE.

Il se fait bien des conversations comme cela entre gens qui ne sont pas sourds.

JOSÉPHINE.

Pourquoi s'amuser du malheur de ce jeune homme, n'est-il pas assez à plaindre ?

D'OLIBAN.

Ma fille a raison, ma belle demoiselle ; les infortunés ont droit à notre compassion.

ISIDORE.

Le grand mal de le questionner, et de rire de réponses qui probablement seront singulieres.

En ce moment d'Anieres va pour prendre un morceau dans le plat, le voyageur le gagne de vîtesse et s'en empare lui-même.

D'ANIERES.

Eh bien ! comment le trouvez-vous ? il me prend justement le morceau que je voulais. Ah ! passe pourd sourd, mais parbleu il n'est pas aveugle.

D'OLIBAN.

Eh bien ! prenez autre chose ; il y a de quoi manger sur la table.

ISIDORE.

Voilà bien du bruit pour une aile de perdrix. Ah ça je commence, et je m'en vais crier bien haut. Monsieur, est-ce de naissance, ou par accident que vous avez cette fâcheuse infirmité ?

LE VOYAGEUR.

Non, mademoiselle, j'y suis venu pour affaires ; et pour une affaire même sérieuse, et très-sérieuse.

ISIDORE, *criant.*

Vous voudrez bien nous la dire, j'espere.

LE VOYAGEUR.

Plaît-il ? non, mademoiselle, il ne s'agit pas de mon pere ; c'est un oncle que j'ai dans ce pays-ci, et qui veut marier ma cousine à une espece d'imbécille, et contre son gré, comme de raison. Mais mon oncle est bon, et je vais dès demain tâcher d'arranger les choses, de maniere à ce que ma cousine échappe à ce malheur là, que je crois le plus grand de tous.

D'ANIERES.

Il a raison, beau-pere. Vivent les unions assorties comme celle de votre fille et de moi. (*Il rit niaisement.*) Par exemple.

LE VOYAGEUR.

Mais c'est vrai, monsieur, il ne faut pas rire de ce que je dis : c'est vrai, ma cousine est charmante, son prétendu est un sot; et s'il fait le méchant ; s'il ne se retire pas de bonne grace, je lui coupe les oreilles, c'est sûr. Oh ! moi je n'aime pas qu'on gêne les inclinations des dames ; ma cousine en a une, elle aime un jeune homme qui a du mérite, et qui est son fait. Et le galant du pont d'Avignon sautera dans le Rhône, s'il ne prend son parti en brave.

D'ANIERES, *tenant un verre qu'il alloit vuider.*

Peste, monsieur, comme vous y allez, comme vous coupez les oreilles.

LE VOYAGEUR.

A vous, monsieur, oh de tout mon cœur ; j'ai l'honneur de boire à votre santé.

JOSÉPHINE.

Mais nous avons soupé, je crois ; si nous allions nous reposer.

D'OLIBAN.

Tu as raison, ma fille.

Tout le monde quitte la table.

LE VOYAGEUR.

Ah ! ah ! nous avons donc soupé.

D'ANIERES.

Oui, lui ; mais moi -- Pétronille.

PÉTRONILLE, *dans la maison.*

Monsieur.

D'ANIERES.

La carte.

PÉTRONILLE, *dans la maison.*

Tout à l'heure, un instant.

D'ANIERES.

Oh ! maudit sourd, va, tu le payeras ton souper.

LE VOYAGEUR.

Ceci s'appelle le quart-d'heure de Rablais. Il faut délier les cordons de la bourse, allons. *Il tire une petite bourse et dit* : Quarante-cinq sols par tête. *Il compte de la petite monnoie.* Voilà quarante-cinq sols, je donnerai à part à la fille, comme de raison.

D'ANIERES.

Comment quarante-cinq sols. *Il crie.* Ecoutez donc, monsieur le sourd, qu'est-ce que vous voulez dire avec vos quarant-cinq sols ? *Il tire sa bourse et met six livres sur la table.* C'est six livres qu'il faut, entendez-vous ?

D'OLIBAN.

Eh non ! il n'entend pas, puisqu'il est sourd.

LE VOYAGEUR.

Quoi, monsieur, qu'est-ce que cela veut dire ? Après tous les bons procédés dont vous m'avez honoré, vous voudriez encore payer mon écot ? Savez-vous bien, monsieur, que si je ne con-

naissais par expérience la beauté de vos sentimens., je pourrais prendre cette politesse pour un affront ?

D'ANIERES.

Eh mais, qu'est-ce qui lui parle donc de payer pour lui ? Il faudra, morbleu, bien qu'il paye six livres comme les autres.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mme. LEGRAS, PÉTRONILLE. *avec un encrier et du papier.*

PÉTRONILLE.

MESSIEURS, madame me suit. Elle vous apporte la carte.

D'ANIERES.

Bon, arrivez, madame, et voyons un peu à faire payer ce damné sourd sur le pied de notre arrangement, six livres par tête, n'est-ce pas ? *A Pétronille qui dessert.* Pétronille n'ôtes rien, cela servira demain.

PÉTRONILLE, *à part.*

Le vilain homme.

Mme. LEGRAS.

Sans doute six livres par tête. Voilà le compte, trente livres pour cinq.

D'ANIERES.

Oui, mais c'est que monsieur le sourd ne veut payer que quarante-cinq sols. Les voilà, et en vérité il a mangé pour plus de dix-huit livres à lui seul.

D'OLIBAN, *riant.*

Il est vrai qu'il avait bon appétit.

ISIDORE, *à Joséphine bas et en riant aussi.*

Voyons comme cela finira.

LE VOYAGEUR.

Madame, peu satisfait de tous ses égards, de toutes ses attentions, Monsieur veut encore payer quarante-cinq sols pour moi, comme si j'avais besoin de quarante-cinq sols pour payer mon écot. Ah ! en vérité, voilà la premiere fois qu'on me fait éprouver une pareille humiliation; trop d'honnêteté devient quelquefois un outrage.

D'ANIERES, *criant.*

Mais, monsieur. --

JOSÉPHINE.

Quand vous crieriez monsieur, il ne vous entendra pas davantage.

ISIDORE.

Voilà de l'encre et du papier, écrivez lui.

Mme. LEGRAS.

Mademoiselle a raison, c'est le plus court.

D'ANIERES.

Oui, mais reste à savoir, s'il saura lire à présent.

JOSÉPHINE.

Commençons par voir si vous savez écrire, monsieur.

D'ANIERES.

Moi ! ah bien demandez, demandez dans ce pays-ci me

billets doux, vous verrez les style et la peinture Ah ! ah ! Ah ! cela me fait souvenir : Pétronille, tu porteras de l'encre et du papier dans ma chambre avec une bonne plume et deux chandelles. Je veux écrire à tous mes amis pour leur faire part de l'arrivée de ma femme.

TOUS, *à demi-voix.*

L'imbécille ! le sot ! la bête !

PÉTRONILLE.

Cela suffit, monsieur.

LE VOYAGEUR, *à Pétronille qui lui donne le papier.*

Tiens, la fille, si l'on ne veut pas de mon argent, le voilà ; je te le donne ; prends, prends, mon enfant. Je suis généreux aussi, moi, il n'y a pas que monsieur.

D'ANIERES, *après avoir écrit.*

Tenez, monsieur, lisez ; puisque vous n'entendez pas, il faut bien vous écrire.

LE VOYAGEUR, *lit tout haut.*

Monsieur le sourd, comment, monsieur le sourd ?

D'ANIERES.

Non, il ne l'est pas peut-être. Il n'entendrait pas le canon.

LE VOYAGEUR.

Oui, j'en conviens, c'est le canon dans la dernire bataille qui m'a rendu cette oreille-ci un peu dure. Mais du reste, mesdames, je crois avoir répondu à peu près juste à toutes les attention de monsieur et de la société.

ISIDORE, *riant,*

Oui a peu près (*à Joséphine*) il est charmant.

LE VOYAGEUR.

Eh puis d'ailleurs, est-ce qu'on écrit Mr. le Sourd. Si j'avais, par exemple, à écrire à un butor, monsieur, est-ce que je lui écrirais, monsieur le butor ? Vous qui êtes si bien élevé, ah ! enfin voyons. *Il recommence.* Monsieur le sourd donc (*puisque sourd y a*) *il est bon que vous sachiez que vous n'êtes point ici à table d'hôte, apprenez qu'il m'en coûte six livres par tête pour un souper de quatre personnes, et qu'il faut que vous ayez la bonté de donner vos 6 franc.* (*Après avoir lu.*) Eh ! monsieur, que ne parliez-vous.

D'ANIERES.

Ah bien ! oui ! lui parler ou à un mur, c'est, ma foi, tout un.

LE VOYAGEUR.

Qui est-ce qui vous a enseigné à écrire, monsieur !

D'ANIERES.

Cela ne vous regarde pas, Payez, voilà tout.

LE VOYAGEUR.

Voyez donc ; mesdames, le beau style, la belle peinture ! C'est donc 6 francs ? *à Pétronille*, garde toujours les 45 sols.

PÉTRONILLE.

Puisque monsieur l'ordonne.

LE VOYAGEUR.

Eh ! sûrement, mon enfant, je te les donne.

PÉTRONILLE, *bas à madame Legras.*

Il y a des moment où l'on croirait qu'il entend.

Mme. LEGRAS, *de même.*

Eh ! non ! ma fille, la derniere *syllabe* qui le frappe, voilà tout, répond après, et cèla sans répondre.

LE VOYAGEUR, *à madame Legras.*

Madame, quoiqu'il soit d'usage de ne payer que quand on s'en va, je vais payer ce soir, j'espere que monsieur en fera autant. Nous sommes cinq à 6 francs ; 30 liv. Voilà ma part ! (*Il met 6 francs sur la table.*) Maintenant, monsieur, faites les honneurs à qui vous voudrez, me voilà quitte.

D'ANIERES.

Ah ! c'est à merveille ; il a payé : (*à Pétronille, riant bêtement*) 45 sols pour toi, fripponnne.

PÉTRONILLE.

Tout le monde ne vous ressemble pas, monsieur, vous avez une oreille dont vous êtes plus sourd que monsieur des deux siennes. Allons, voyons, payez, dépêchez-vous, que j'aille achever mon ouvrage ; et que madame, ainsi que la compagnie, aille reposer ; qu'il se fait tard.

D'OLIBAN.

Allons, monsieur, finissons, ou je vais payer : (*Il tire sa bourse.*)

D'ANIERES.

Non, ce n'est pas cela, mais demain on comptera comme ce soir et allons-nous-en coucher, et puis il a y des restes. On verra.

ISIDORE.

Monsieur, vous avez forcé cet honnête étranger à payer. Il l'a fait ; imitez-le, ou nous allons payer nous-mêmes.

D'ANIERES.

Ah ! mon dieu, mon dieu quelles têtes. Eh ! bien, tenez : (*il tire sa boure et en arrache en gémissant quatre écus de 6 liv.*) un, deux, trois, quatre. Heim cela fait-il le compte ?

Mme. LEGRAS, *volant prendre l'argent.*

Oui, monsieur, je vous rends graces.

D'ANIERES.

Pétronille.

PÉTRONILLE.

Monsieur.

D'ANIERES.

Va préparer ma chambre. Je tombe d'ennui.

ISIDORE.

Cela est possible, monsieur. J'ai entendu dire, dans mon enfance, qu'il n'y avait pas d'être plus ennuyé qu'un être ennuyeux.

JOSÉPHINE.

Tu perds ton temps bonne amie, on n'a pas le bonheur de te comprendre.

Ici le voyageur sort et passe dans la chambre à coucher.

SCENE V.

Cette scene est simultanée pendant quelques instans. Dans la salle à manger d'une part, LES PRÉCÉDENS, *excepté le Voyageur et Pétronille.*

Dans la chambre à coucher vis-à-vis, LE VOYAGEUR et PÉTRONILLE, *qui va arriver avec une bassinoire.*

SCENE DE LA SALLE A MANGER.

Mme. LEGRAS.

TROUVEZ bon, messieurs et dames, que je vous donne le bon soir; je tombe de fatigue, je me retire. S'il vous fait besoins de quelque chose, vous avez de sonnettes à la tête du lit, vous sonnerez, et Pétronille viendra sur-le-champ. Bonne nuit que je vous souhaite. (*Elle sort.*)

D'OLIBAN.

Allons prendre un peu de repos. Venez-vous reconduire ces dames?

D'ANIERES.

Ma foi non, moi je n'ai pas soupé; je m'en vais manger une croûte, boire un ou deux coups et puis j'irai me coucher. Ma chambre est là à côté. Ainsi donc adieu, mesdames, adieu beau-pere. Bon appétit, dormez bien, à demain.

JOSEPHINNE.

N'est-il pas vrai, mon pere, que ce pauvre sourd avait raison de se récrier sur la politesse de monsieur?

D'OLIBAN, *bas à sa fille.*

Allons-nous-en, ma fille, je ne veux pas te sacrifier; je t'aime: viens, mon enfant, viens nous causerons. A demain, monsieur d'Anieres.

D'ANIERES, *buvant.*

A la vôtre, monsieur d'Oliban et celle de la chere future.

D'Oliban sort avec les dames. D'Aniere reste seul à boire et à manger. Dans cet intervalle, on voit Pétronille entrer avec une lumiere et une bassinoire dans la chambre vis-à-vis. Elle pose sa lumiere sur une table, et se met en devoir de bassiner le lit. Arrive le voyageur qui dit:

LE VOYAGEUR.

Mon enfant, tu te donnes là une peine inutile; jamais je me fais bassiner mon lit.

PÉTRONILLE.

Aussi, monsieur; ce n'est pas le votre que je bassine.

LE VOYAGEUR.

Non, je te dis, je dormirai sans cela. On prétend que cela délasse. Point du tout. La chaleur naturelle, mon enfant, la chaleur naturelle.

PÉTRONILLE.

Qu'est-ce qu'il me veut dire avec sa chaleur naturelle.

LE VOYAGEUR, *lui passant la main sous le menton,*

Voilà une brave enfant, cela! Quelles complaisances elle a,

eues pour moi ! Aussi, je ne sortirai pas d'ici, sans lui donner des preuves de ma reconnoissance.

PÉTRONILLE.

J'en ai déjà quelques-unes. Il est tout aimable, en vérité. Pourtant il ne peut pas coucher dans cette chambre. Un lit n'est pas comme une place à table. Je n'ai d'autre parti à prendre que d'aller avertir Mr. d'Anieres. Il a tant d'esprit qu'il saura bien se tirer de-là. - - (*Elle sort.*)

LE VOYAGEUR.

Tu t'en vas. C'est dommage ; elle est gentille et obligeante tout-à-fait.

(*Il ferme la porte à double tour et aux verroux.*)

A present me voilà chez moi.

PÉTRONILLE, *qui a passé dans la salle à manger, dit à d'Anieres.*

Monsieur, tandis que vous vous amusez ici à regagner un peu de votre argent, je viens vous dire que le sourd est dans votre chambre, et peut-être déjà dans votre lit.

D'ANIERES.

Comment diable ! mais c'est donc un enragé que ce sourd là. Ah ! je m'en vais, je m'en vais bientôt le faire sauter. Allons, allons, marchons.

Il va à la porte et frappe très-fort.

Holà hé monsieur le sourd ! il n'est pas question de cela, il me faut ma chambre.

LE VOYAGEUR.

Comme on est tranquille dans cette auberge ! On entendrait une mouche voler. J'aime cela la nuit, parce qu'enfin le repos, le sommeil, le calme. (*Il bâille.*)

D'ANIERES.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

PÉTRONILLE.

Il s'étend dans votre lit, et se félicite de la tranquillité qu'on trouve dans cette maison.

D'ANIERES.

Il n'est pas question de cela. Je m'en vas enfoncer la porte. Il me faut ma chambre.

PÉTRONILLE.

Ne faites donc pas un pareil vacarme, monsieur, vous allez réveiller toute la maison,

D'ANIERES.

Je m'en moque moi ; je veux ma chambre, je l'ai payée, ainsi je la veux. Je me soucie bien moi que les autres dorment tranquilles, quand je n'ai pas de lit, cela m'est égal, j'enfonce. (*Il donne des coups de pieds sans la porte, derriere laquelle il se tient.*)

LE VOYAGEUR.

Diable ! il me paraît que le vent tourmente bien cette porte. Il n'y a qu'à mettre cette commode contre.

PÉTRONILLE.

Finissez votre tintamarre ou je vais appeller madame.

D'ANIERES.

Appelle le diable si tu veux ; moi je veux ma chambre. (*Il recommence à frapper.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, D'OLIBAN, JOSÉPHINE, ISIDORE et Mme. LEGRAS, *qui accourent au bruit.*

TOUS.

Eh mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc que tout ce tapage là ?

D'ANIERES.

Eh ! c'est cet infernal sourd qui s'est logé dans ma chambre. Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

D'OLIBAN.

Comment ! il s'est emparé de votre chambre ?

D'ANIERES.

Eh ! vraiment oui ! vous le voyez bien. Mais, je l'emporterai d'assaut. Je l'assiege toute la nuit d'abord.

JOSÉPHINE.

Son uniforme a dû vous dire qu'il etait militaire. Il pourra bien soutenir le siege.

ISIDORE.

Et le faire lever, monsieur d'Anires.

D'ANIERES.

Cela m'est égal, je ne quitte pas ma porte. (*Il recommence à frapper. On l'arrête.*)

Mme. LEGRAS.

Mais cela ne me l'est pas, à moi, monsieur. Vous effarouchez tous les voyageur qui sont chez moi. Vous allez discréditer ma maison. Eh, qu'est-ce donc qu'un homme comme vous enfin ? J'appellerai mes gens, et je vous ferai conduire chez le juge.

D'ANIERES.

Il n'y a pas de juge, madame, qui avec du jugement ne juge qu'il me faut ma chambre. L'ai-je payée, oui ou non ?

Mme. LEGRAS.

Eh ! tenez, monsieur, voilà votre argent, et pour dieu laissez-nous en paix.

D'ANIERES.

Non, madame, je ne veux pas de mon argent, je veux ma chambre ; je ne coucherai pas dans mon argent peut-être ; au lieu que je dois et veux coucher dans ma chambre.

Mme. LEGRAS.

Pétronille, va vîte, mon enfant, me faire venir du monde pour mettre à la raison cet homme qui met le désordre dans ma maison.

LE VOYAGEUR.

Je suis pourtant bien malheureux.

TOUS, *écoutant.*

Un moment, le voilà qui parle, écoutons ce qu'il va dire.

LE VOYAGEUR.

Oui : oh ! c'est le plus grand de tous les malheurs que d'être sourd. Cette maudite batterie qui part à côté de moi sans m'avertir.

vertir. Le jour cela va assez bien. Le mouvement des levres me fait deviner, et les trois quarts du temps on ne s'apperçoit pas de mon infirmité, parce que j'ai le tact pour répondre toujours juste.

(On rit en dehors.)

D'ANIERES.

Oui ! quelle justice !

LES AUTRES, *avec humeur.*

Ecoutez donc, monsieur.

(Tous écoutent avec grande attention.)

LE VOYAGEUR.

Voilà qui est à merveille pour le jour, mais la nuit, et dans une auberge encore ! Celle-ci est excellente ; la maîtresse charmante ; la société infiniment aimable, jusqu'à la petite femme de chambre, tout est au mieux. Mais sont-ils les seuls dans la maison ? Ces portes des chambres d'auberges, cela ne tient pas à un clou. Voyez comme le vent faisait aller la mienne tout-à-l'heure ! Par bonheur, le vent s'est appaisé. Ils appellent ce vent-là *Mistrao*, je crois ; au reste, cela ne fait rien. Prenons nos précautions. Non, je ne mettrai pas la commode devant la porte. Il n'y a plus de vent. Mais j'ai pour plus de cent mille écus d'effets dans mon porte-feuille, et trois cent louis dans ma bourse ; si je m'endors, et qu'on vienne à me dévaliser, le tonnerre ne me réveillerait pas en tombant à côté de moi ; c'est bien fâcheux ! Allons, eh bien ! ne dormons point. Une nuit est bientôt passée. Aussi bien, j'ai à écrire à plusieurs personnes ; je vais me mettre-là contre la porte, avec mes deux pistolets à deux coups. Il y a dans chaque canon une balle et deux lingots. C'est pour le premier qui entrera.

D'ANIERES, *se reculant.*

Ventrébleu ! comme il y va !

LE VOYAGEUR.

Si le premier coup manque, les quatre ne manqueront peut-être pas.

D'OLIBAN.

Eh bien ! vous souciez-vous de prendre votre chambre d'assaut ?

D'ANIERES.

Non, de par tous les diables, non. C'est un sourd, çà n'entend ni rime, ni raison ; il le ferait comme il le dit.

JOSÉPHINE.

J'en ai peur.

D'ANIERES.

Ah çà ! eh bien ! où coucherai-je donc, moi ?

Mme. LEGRAS.

Choisissez, sur un fauteuil dans la salle à manger ; ou dans la cuisine sous le manteau de la cheminée.

D'ANIERES.

Voilà de beaux lits. Prêtes-moi le tien pour cette nuit, Pétronille.

PÉTRONILLE.

Je n'y recoucherais plus, monsieur.

D'ANIERES.

Et pourquoi ?

PÉTRONILLE.

Dans la peur des rêves.

D'ANIERES.

Oh ! tu ne serais pas la premiere que j'aurais fait rêver. -- Mais ce damné sourd. -- Enfin. -- Je me décide pour la salle à manger, là sur deux chaises. N'ôtes rien, Pétronille, parce que, si je me réveille, j'aurai peut-être soif ou faim, et puisque j'ai payé, il est juste que. --

ISIDORE et JOSÉPHINE.

Monsieur,

allons rejoindre nos appartemens.

Mon pere,

Bonne nuit, monsieur. Ah ! Pétronille, puisque te voilà, ma fille, le café demain, de bonne heure. --

PÉTRONILLE.

Soyez tranquilles, mesdames.

D'OLIBAN, *ironiquement.*

Dormez bien, mon gendre !

(D'Anieres rentre dans la salle à manger.)

Mme. LEGRAS, *à Pétronille.*

Enferme-le, et allons nous coucher. Ah ! Mon Dieu ! le sot homme ! (*Pétronille l'enferme et s'en va avec Mme. Legras.*)

LE VOYAGEUR.

Je crois à présent que la tempête est tout-à-fait calmée. -- Pensons à nos affaires écrivons. (*Il se met en devoir d'écrire. La toile tombe.*)

La scene du lit et tout ce qui s'y dit est ad libitum.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un sallon commun de l'auberge.

SCENE PREMIERE.

PÉTRONILLE, *seule d'abord, ensuite Joséphine et Isidore.*

VOILA le café qu'il est prêt. Quand ces Dames voudront descendre, je les ai averties ; j'irai le chercher qu'il repose devant le feu. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Ce charmant sourd n'est pas sorti un moment de ma cervelle. (*Ici entrent doucement Joséphine, d'Oliban et Isidore. Pétronille, qui acheve d'arranger le sallon, ne les apperçoit pas et continue :*) c'est, en vérité, grand dommage qu'il ait cette absurdité ; car du reste, il a l'air de ces messieurs qui ne badinent pas, et généreux comme l'or. Voilà le mari qui conviendrait à l'une de ces deux aimables jeunesses qu'on veut marier à ce benêt de monsieur d'Anieres. Oui, ce benet, je le répete. Nous autres pauvres domestiques, nous ne pouvons pas dire la vérité en face à ceux qui se croient plus que nous, et souvent valent moins ; mais quand nous sommes seuls,

nous pouvons soulager notre pauvre cœur et nommer la chose par son nom. Monsieur d'Anieres est un imbécille.

ISIDORE.

C'est vrai, mon enfant ; tu as le coup-d'œil juste.

PÉTRONILLE.

Ah ! mes belles dames, je suis honteuse, je ne vous croyais pas si près. Comment déjà levées.

JOSEPHINE.

Nous ne nous sommes pas couchées, ma bonne, nous avons passé la nuit à jaser.

PÉTRONILLE.

Ah ! mesdames, voilà le sourd ! Il vous suit par-tout cet aimable original-là. Je vais lui parler et lui dire que. --

ISIDORE.

Ne lui dis rien ; s'il est sourd, il n'entendra pas.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE VOYAGEUR et Mme. LEGRAS ensuite. (*Isidore et Joséphine se cachent.*)

PÉTRONILLE.

LAISSEZ faire. (*Elle crie :*) monsieur.

LE VOYAGEUR, *tranquillement.*

Ne t'époulmone plus, ma pauvre Pétronille ; je ne suis plus sourd.

PÉTRONILLE.

Ah ! Grands Dieux ! Par quel prodige ?

LE VOYAGEUR.

Tout simple. C'est que je ne l'ai jamais été.

(*Les dames paraissent. Il embrasse Isidore et baise respectueusement la main de Joséphine.*)

Quoi ! Vous voilà réveillées, belles Dames !

PÉTRONILLE, (*à part.*)

On se connaît ici, à ce qu'il me paraît.

LE VOYAGEUR, *qui l'a entendue.*

Oui mon enfant. -- Voici ma sœur que je ne puis trop embrasser, et voici son amie que je ne puis pas traiter aussi famlierement que ma sœur, (*à part.*) à mon grand regret.

PÉTRONILLE.

Mais que vous en mourez d'envie. Ah ! Monsieur le sourd, vous nous en avez fait de belles ; hier soir. Madame, madame ! justement, la voici.

Mme. LEGRAS, *arrivant.*

Eh bien ! que veux-tu ? Tu me perces le timpan ; quand tu voudrais parler à notre sourd d'hier, tu ne menerais pas plus de bruit.

PÉTRONILLE.

Ah ! le sourd de hier entend clair et net aujourd'hui. Tenez, regardez, le voilà près de ces dames, et il ne perd pas un mot de ce qu'elles disent. L'une est sa sœur, et l'autre. --

Mme. LEGRAS.

Bon jour, mesdames et monsieur. Je vous dérange peut-être.

LE VOYAGEUR.

Nullement, madame. Au contraire, car vous venez à propos pour m'indiquer comment je pourrai faire parvenir sur le champ ce billet à son adresse.

Mme. LEGRAS, *prenant le billet.*

A Monsieur Saint-Firmin, le jeune, petite place de la Comédie, chez monsieur de Saint-Firmin son oncle. A Avignon.

Il n'y a qu'un pas, monsieur; Pétronille, dis à Gionseph de porter sur le champ cette lettre.

LE VOYAGEUR.

Et d'amener avec lui la personne à qui elle est adressée; monsieur de Saint-Firmin. Et puis, écoute, à ton retour, tu remettras celle-ci toi même à d'Anieres. Vas vîte, ma fille, vas. (*Pétronille sort.*) Quant à vous; madame, après avoir tant abusé de vos complaisances, oserais-je encore vous demander une nouvelle faveur? —

Mme. LEGRAS.

Parlez, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Serait-il possible d'avoir le plus beau déjeûner que jamais Avignon ait vu dévorer par de courageux appétits?

Mme. LEGRAS.

Tout ce que vous pouvez desirer, monsieur, tout est ici à votre service. Thon frais, Thon mariné, Anchois, Sardines fraîches, Picholine, Olives d'Espagne, fromages de Chester, Nogat brun et blanc, pâtés de Thon délicieux; melons de Gardane, truffles noires, superbes; boujets de Boc, moutons de prés salés, etc. En vins et liqueurs, vins cuits, vins de Languedoc, de Bordeaux, de Roussillon, d'Italie, vins de la Malgue, vins muscats, blancs et rouges, confitures de toute espece, liqueurs des Isles, etc. Ici, monsieur, je puis me flatter que vous trouverez tout ce qu'il y a de plus satisfaisant. Et voici la raison, c'est que je prends toujours le supérieur et de la premiere main; de-là il arrive que tout se trouve bon, et que, si je paye plus cher, au moins je conserve mes pratiques.

LE VOYAGEUR.

Tout ce que vous voudrez; je veux mettre cent écus à ce déjeûner-là: ainsi, ma belle dame, arrangez-vous en conséquence.

Mme. LEGRAS, *très joyeuse.*

Cent écus! Monsieur, vous allez être servi, froid ou chaud?

LE VOYAGEUR.

Ce qui sera chaud, on le servira chaud, mais un ambigu froid, et pas avant que je n'avertisse.

Mme. LEGRAS.

Il suffit, monsieur. Je vais faire tout préparer. (*à part.*) C'est un délicieux mortel, en honneur, une bénédiction pour ma maison. — (*Elle sort.*)

SCENE III.

JOSÉPHINE D'OLIBAN, ISIDORE, D'ORBE. LE VOYAGEUR.

ISIDORE.

Ah çà ! mon frere, es-tu foû avec ton déjeûner ?

D'ORBE, *autrement le Voyageur, auquel il est temps de rendre son nom.*

Non, ma sœur, l'aissez-moi faire : j'ai mes raisons que tu trouveras bonnes. Vous voilà donc enfin, belle Joséphine !

JOSÉPHINE, *tendrement.*

Oui, me voilà ! bien étonnée de tout ce que je vois !

D'ORBE.

Et fachée peut-être ?

JOSÉPHINE.

Oh non ! je vous revois, et je ne l'espérais presque plus.

ISIDORE.

Ah ! Laissons-là mon frere et ma sœur, (car tu la seras bientôt, j'espere,) laissons, dis-je, le jargon langoureux : vous vous aimez, cela est dit : vous vous le prouverez, quand il en sera temps. Voyons Joséphine, que t'a dit ton pere ?

JOSÉPHINE.

Deux mots charmans : *ma fille, tu ne seras jamais à un d'Anieres.* Je l'ai embrassé, ah !

ISIDORE.

Je le crois : être débarassé d'un d'Anieres, c'est fort heureux.

D'ORBE.

Ç'aurait été, je crois, une triste acqûisition.

JOSÉPHINE.

Ensuite, il m'a demandé, tout en se déshabillant ; si j'avais quelque chose dans le cœur.

Nota. *Ceci se passe à la scene jusqu'à l'autre.*

ISIDORE.

Belle question, dès qu'on a un cœur ! C'est comme une bourse. A quoi servirait-elle, s'il n'y avait rien dedans ?

JOSÉPHINE.

Soit, mais dans le cœur et dans la bourse, il faut qu'il n'y entre rien de contrebande.

ISIDORE.

Tu as raison, en aimant ces messieurs, nous autres pauvres femmes crédules, nous y mettons quelquefois de la fausse monnoie. Signe. --- Eh bien !

JOSÉPHINE.

Eh bien ! j'ai dit : mon pere, (c'est une idée qui m'est venue tout de suite,) je ne sais que répondre ; mais j'aimerais cent fois mieux le sourd que nous venons de voir, que ce malhonnête monsieur d'Anieres. Là-dessus, mon pere a ri. Je le crois bien, a-t-il dit ; les femmes étant un peu sujettes à crier en ménage, un sourd ne les entend pas : et c'est une jouissance pour

elles de pouvoir crier à leur aise, sans qu'on puisse leur dire : paix-là, taisez-vous.

ISDORE.

Ton pere n'y est pas du tout. Une femme est comme un enfant qui crie et pleure, tant qu'il croit qu'on y prend garde, et qui se tait aussitôt qu'on ne pense plus à lui. Pardon de la réflexion.

D'ORBE.

Elle est juste, ma sœur. Daignez achever, belle Joséphine. Eh bien ! ce sourd ---

JOSÉPHINE.

Eh bien ! mon pere a ajouté : pour le sourd ; nous ne le connaissons pas : (mon pere n'est pas obligé de tout savoir,) mais pour d'Anieres, j'y renonce ; ainsi, mon enfant, il y a un dédit, je le payerai. Je ne veux pas, en vérité, t'immoler à un être de cette nature, et pour la vie encore ! Non, ma fille, non, je n'ai que toi, et je veux te rendre heureuse ; sans celà, je ne serais pas digne du nom de pere.

ISIDORE et D'ORBE.

Le digne et respectable homme !

JOSÉPHINE, *avec sentiment.*

Mon pere ! ah ! -- Ecoutez jusqu'au bout. Il a encore pressé mon cœur. Ses questions étaient serrées. Il vouloit savoir absolument si j'étais sensible ou non. Alors, je lui ai rappellé que ma tante lui avait souvent parlé de vous.

D'ORBE.

Cela est vrai ; votre tante a pris mes intérêts vivement à cœur, et j'en suis bien reconnoissant.

JOSÉPHINE.

De monsieur d'Orbe, a-t-il dit ; oui, je m'en rappelle confusément. Elle me l'a peint fort aimable, dans une belle expectative. Bref, au moment de faire connoissance avec lui, je suis parti sans le voir, et ne le verrai, selon l'apparence, de ma vie ; car c'est, dit ta tante, un brave militaire, et un brave militaire, jeune ou vieux, on ne le retrouvent que dans l'histoire.

D'ORBE.

Mr. d'Oliban me fait infiniment trop d'honneur, je voudrais en être digne.

ISIDORE.

C'est bon, mon frere : la modestie est le fard du mérite. Ainsi donc, bonne amie, ton pere paraît bien disposé.

JOSÉPHINE.

On ne peut mieux pour ton frere, et on ne peut plus mal pour Mr. d'Anieres.

ISIDORE.

Ainsi donc, c'était vous qui, sur la route ---

D'ORBE.

Moi-même, avec St.-Firmin.

JOSÉPHINE.

Pourquoi ne pas vous faire connaître ?

D'ORBE.

L'amour nous ordonnait de veiller à votre sûreté. La bienséance nous défendait de vous compromettre.

ISIDORE.

Charmant, mon frere. Ah ! voici Mr. de St.-Firmin.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ST.-FIRMIN.

D'ORBE A ST.-FIRMIN.

J'ESPERE que tu m'apportes mes 25 louis ?

ST.-FIRMIN.

Un moment : laisse-moi présenter, avant tout, mon respectueux hommage aux dames.

(Il leur baise la main à toutes deux.)

ISIDORE.

Par quelle aventure, St.-Firmin, n'avez-vous pas accompagné mon frere en ce logis ?

ST.-FIRMIN.

Par une aventure toute simple, belle Isidore, je me suis présenté pour avoir deux lits, il n'y en avait point. J'ai murmuré violemment contre le sort. Car c'était ici que j'espérais revoir ce que j'ai de plus cher, ainsi que lui. Je retourne lui conter mon désastre. Il se monte la tête et parie vingt cinq louis qu'il logera, lui et son cheval dans cette auberge, qu'il y soupera avec vous, mesdames, et qu'il y aura un lit. J'ai parié contre.

JOSÉPHINE.

Eh bien ? vous avez perdu, monsieur.

ISIDORE.

Je dis ; mais bien perdu.

ST.-FIRMIN.

Sa lettre me le fait entendre au moins. La voici : » Mon ami » tu peux m'apporter 25 louis, j'ai gagné et mes témoins sont » irrécusables. Viens vîte m'embrasser et me payer ; car j'ai be» soin d'argent pour aider aux frais de ta noce avec ma sœur. » Ta noce avec ma sœur, (*à Isidore.*) Ah ! mademoiselle, quand il aurait gagné ma fortune, s'il dit vrai je gagne bien plus que lui.

D'ORBE, *riant.*

Badinage : je te donne ma sœur ; et je prends tes vingt-cinq louis, parce qu'il m'en a coûté horriblement pour les gagner.

ST.-FIRMIN.

Comment donc !

D'ORBE.

Demande à ces dames. Il a fallu faire semblant, pendant quatre mortelles heures, de ne point les connaître ; et de ne pas les entendre. Il a fallu essuyer des --- (*On entend tousser.*) Ah ! voilà, je crois, votre pere, belle Joséphine. Nous vous laissons avec lui, et nous serons là tout près. Nous viendrons quand il en sera temps. Je vous confie mes intérêts.

(Il lui baise la main.)

JOSÉPHINE.

Ce sont les miens. Soyez tranquille.

(*D'Orbe et St.-Firmin entrent dans un cabinet voisin.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDNES, Mr. D'OLIBAN, *en robe de chambre avec un bonnet de velours noir, bordé, d'Orbe et St.-Firmin cachés.*

JOSÉPHINE, *courant embrasser son pere.*

BON jour, mon pere, avez-vous goûté cette nuit le repos que mon cœur vous desirait ?

D'OLIBAN.

J'ai dormi, mon enfant, comme on doit après avoir fait une bonne action ; c'est-à-dire, bien tranquille.

JOSÉPHINE.

Mon pere ; en ce cas là vous ne devez avoir que des nuits paisibles. Les bonnes actions vous sont si familieres.

D'OLIBAN.

C'est fort bien ; je te remercie : oui je ne me crois pas un méchant homme ; mais à propos d'action, j'en allais faire une très-mauvaise.

ISIDORE.

Laquelle donc, monsieur, sans indiscrétion ?

D'OLIBAN.

Eh ! ma belle demoiselle, celle de donner ma fille au plus ridicule des maris, et de pere, devenir tyr.... Je n'ose achever. Ma pauvre Joséphine ; non. Tu es trop aimable pour être victime de la nature et de l'hymen ; monsieur d'Aniers est un être qui ne te convient pas, et je te demande pardon d'y avoir pensé seulement.

ISIDORE.

Mais, monsieur, on dit cependant que ces époux un peu --- un peu bêtes-là, tranchons le mot, sont en ménage ce qu'il faut à une femme.

D'OLIBAN.

On se trompe, mademoiselle. Ecoutez bien ceci, vous qui êtes jeune et charmante, vous vous marîrez probablement. Défiez-vous, ah pardon --- vous vouliez répondre. ---

ISIDORE, *riant.*

Je voulais dire que je l'espere.

D'OLIBAN.

Eh bien ! mademoiselle, ceci s'adresse à vous, à ma fille et à toutes jeunes personnes qui seront, comme vous, dans la nécessité prochaine de se marier. Méfiez-vous d'un mari bête. Vous croirez le mener en disant, c'est une bête. Point du tout, la bête sera opiniâtre, récalcitrante, d'un entêtement que jamais votre raison ne pourra vaincre, et votre douceur, vos ménagemens pour le ramener, ne feront qu'irriter sa brutalité dont vous pourrez quelquefois recueillir de très-funestes fruits. Qui dit bête au moral, dit sourd au phisique. Un sourd et une bête n'entendent pas plus raison l'un que l'autre.

ISIDORE.

ISIDORE, *bas à Joséphine.*

Ah! exceptons-en notre cher sourd d'hier (*haut.*) Monsieur, il y a bien du vrai dans ce que vous avez la bonté de nous dire-là.

D'OLIBAN.

Comment, mademoiselle? mais tout en est vrai. Les sots ont toujours été, en général comme en particulier, les fléaux de la terre. Au lieu que je suppose: je donne ma fille à un homme vif, impétueux, fougueux même, mais spirituel. Alors, je réponds qu'avec un peu de raison et d'esprit elle-même, elle maîtrisera son maître et son sort. Dans le moment de l'orage, elle sera calme. Le tumulte des sens s'appaisera peu-à-peu. Une larme sincere (*mais adroite pourtant*) tombera de son œil attendri, et l'époux lui-même, tombera aux pieds de sa femme pour lui demander une grace qu'il obtiendra, parce qu'ils se seront bien jugés tout deux. La femme se sera dit: il est vif: éteignons sa vivacité à force de ménagemens et de tendresse, l'autre aura dit; elle est bonne et sensible, ne mettons pas sa bonté et sa sensibilité à de trop fortes épreuves. Voilà le calcul de ceux qui ont à la fois un cœur et de l'esprit; mais un d'Anires. ---

ISIDORE.

Vous l'aviez pourtant choisi, monsieur.

D'OLIBAN.

Ma belle demoiselle, permettez! est-ce que je le connaissais? accusez-moi, je m'accuse moi-même. Est-ce que je le connaissais, n'est pas la réponse d'un pere qui doit connaître celui auquel il va confier le destin d'une fille chérie. Mais que diable voulez-vous? les circonstances, la fortune, une certaine apparence de bonheur qui séduit dans le lointain, et qui s'évanouit quand on approche; enfin que vous dirai-je: je suis un homme, j'ai dû et pu me tromper; mais je suis pere, et j'avoue mon erreur sans rougir. Un pere peut-il rougir de révoquer l'arrêt du malheur de sa fille! tu pleures, mon enfant.

JOSÉPHINE.

Ah! mon pere! commandez donc à votre bonté, si vous voulez que je commande à mes larmes.

D'OLIBAN.

Tes larmes nous honorent tous deux, ma fille; elles prouvent que tu dois avoir en moi un bon ami, et que j'ai un trésor bien présieux en toi. Je te dirai plus: l'achat de cette terre où je voulais me fixer, ne venait que du desir de ne point me séparer de toi, même en te donnant un époux; mais ton bonheur doit marcher avant le mien. Tu entres dans la carriere de la vie, j'ai presque atteint le terme de la mienne, et c'est toi, digne enfant, c'est toi que je dois rendre heureuse de préférence.

JOSÉPHINE.

Arrêtez, mon pere: plus votre tendresse parle, plus je deviens coupable.

D'OLIBAN.

Eh de quoi, ma Joséphine.

JOSÉPHINE.

D'avoir osé me taire.

ISIDORE.

C'est un crime qu'on n'a pas souvent à nous reprocher.

D'OLIBAN.

Allons, acheves, mon amie. Un moment d'épanchement soulage le cœur d'un siecle de souffrances.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! mon pere, vous m'avez demandé, avec votre bonté ordinaire, si le mien était sensible.

D'OLIBAN.

Je te le demande encore, déterminé à souscrire à tes vœux, pourvu que la raison soit d'accord avec eux.

JOSÉPHINE.

Il faut que je me le persuade au moins, puisque je me décide à parler.

D'OLIBAN.

Allons, voyons, mon enfant, acheves, ne me fais pas languir : tous les momens que la circonspection d'une fille fait perdre à l'aveu précis de ses sentimens, sont autant de perdus pour le bonheur d'un tendre pere. Parle.

JOSÉPHINE.

Vous allez, peut-être, trouver étrange l'aveu que vous exigez. Mais nous n'y sommes pour rien, mon pere, j'ose vous le jurer.

D'OLIBAN.

Je ne te comprends pas : explique-toi donc ; voyons.

ISIDORE.

Elle n'en aura jamais le courage. En deux mots, monsieur, le sourd d'hier est Mr. d'Orbe, mon frere et son amant, qui n'est pas plus sourd que vous et moi, qui nous a si bien entendu de-là où il était, qu'il accourt pour vous demander grace.

D'ORBE, *sortant avec Saint-Firmin.*

Oui, monsieur, je suis ce prétendu sourd qu'une gageure, bien moins frivole qu'elle n'a l'air de l'être, a conduit hier dans l'hôtel où nous sommes. En deux mots, j'adore mademoiselle Joséphine. Sa tante me favorisait dans les veux que je formais pour m'unir à elle, et nous osions espérer votre consentement, lorsque ---

D'OLIBAN.

Je sais tout cela, monsieur l'espiegle ; car vous en êtes un de la premiere classe ; mais pourquoi cette surdité ?

Le Chevalier D'ORBE.

Pour mieux entendre, monsieur, et pour gagner à mon ami que je vous présente, digne et bon ami, auquel je donne en mariage ma sœur que voilà, vingt-cinq louis que vous voudrez bien attester loyalement et légitimement acquis.

D'OLIBAN.

Quand je saurais pourquoi et comment.

ST.-FIRMIN.

D'Orbe, monsieur, a-t-il soupé ici avec vous ?

D'OLIBAN.

Oui, monsieur.

ST.-FIRMIN.

A-t-il couché ici !

D'OLIBAN, *riant.*

Oui, monsieur.

ST.-FIRMIN, *tire une bourse*

Voilà tes vingt-cinq louis. --- J'ai perdu et tout perdu.

ISIDORE.

Comment tout perdu ! Ne voyez-vous pas ce qui vous reste ?

ST.-FIRMIN, *lui baissant la main.*

Il a gagné avec mon argent le plaisir d'être auprès de ce qu'il aime. Ai-je tort ?

ISIDORE.

Hier, vous aviez raison. Ajourd'hui, êtes-vous, à l'argent près, moins heureux que lui ?

(*Il lui baise la main.*)

JOSÉPHINE.

Mr. St.-Firmin s'occupe peu de l'argent.

ST.-FIRMIN.

Je l'ai dit. Voilà mon trésor.

ISIDORE.

On vous le conservera en tout temps. Il n'y a pas de gageure qui puisse vous le faire perdre.

D'OLIBAN.

Ah çà ! mes enfans, tout cela est à merveille. Mademoiselle d'Orbe probablement ne dépend que de son frere. Son frere la donne à son ami ; cela est bien ; mais ma fille, promise à ce d'Anieres, n'est, pour ainsi dire, plus à ma disposition, un maudit dédit, (que je payerai pourtant,) -- mais cela fera du tapage, et c'est ce que j'aurais voulu éviter.

D'ORBE.

De combien, monsieur ?

D'OLIBAN.

Trente mille francs, une bagatelle. --- Mais c'est un entêté ; il voudra plaider, et moi, un procès ! ah Dieux !

D'ORBE.

M'accordez-vous l'adorable Joséphine, monsieur ?

D'OLIBAN.

Monsieur l'espiegle, je crois que c'est le plus court et le plus sage ; car avec votre astuce vous pourriez vous passer de mon consentement, sur-tout ayant la certitude du sien.

JOSÉPHINE.

Jamais il n'aura l'un sans l'autre, mon pere.

D'ORBE, *avec noblesse.*

Jamais il ne l'eût demandé, mademoiselle. Maintenant, remettez cette affaire entre mes mains, et je vous promets que ce sera lui, d'Anieres, qui payera le dédit.

D'OLIBAN.

Ah ! cela n'est pas juste.

D'ORBE.

Ne vous inquiétez pas ; nous ne lui en ferons que la peur. C'est un être manqué qui a besoin d'une leçon, je me charge de la lui donner et bonne.

D'OLIBAN.

De quel genre sera-t-elle ?

JOSÉPHINE.

De quelque genre qu'elle soit, puisqu'il s'agit d'un être manqué, la leçon manquera son effet.

D'ORBE.

Non : souvent une plaisanterie même à un but sérieux, et c'est celui que je me propose d'atteindre.

D'OLIBAN.

Ah ! il n'est question que d'une plaisanterie ! A la bonne heure ; comptez-nous donc votre projet.

D'ORBE.

Mon projet est de sonder son courage, et de voir s'il est aussi brave qu'insolent.

ISIDORE.

Un duel, dans ces temps de raison et de sagesse où la République....

D'ORBE.

Je sais ; ma bonne sœur, ce que tu vas dire, et je vais, moi t'en épargner la peine. Est-ce à moi, ma chere Isidore, est-ce à ton frere dont tu connais le cœur brûlant du plus pur patriotisme, que l'on peut apprendre le vœu de la République que la nature a gravé dans nos cœurs. Ce cri sublime que l'amour-propre, l'envie, la jalousie, un faux point d'honneur et mille passions barbares et destructives ont trop souvent étouffé, peut-il cesser de retentir dans le mien que tu sais avoir été constamment l'ami de ses devoirs ?

ISIDORE.

Je te connais, mon frere, continue.

D'ORBE.

Je n'ai qu'un mot à dire. Si la derniere goutte de mon sang est de droit à ma patrie, pourrai-je ne pas respecter le sang d'un citoyen qui, pour être indiscret et peu réfléchi, n'en est pas moins mon frere, et n'en appartient pas moins à la République ? N'est-il pas, comme moi, membre du corps auguste du peuple ? Malgré le vice de son éducation, malgré la faiblesse de ses facultés intellectuelles, ne peut-il pas, sous un rapport quelconque, être de quelqu'utilité à son pays. Laissez-moi faire ; ce que je médite et ce que je vais exécuter, va précisément le conduire à ce grand but d'utilité. D'enfant qu'il est, je veux essayer d'en faire presqu'un homme, et j'ai l'espoir d'en tirer quelque parti ; car, dans le fait, vous l'avez sûrement jugé comme moi ; il est plus borné que méchant.

JOSÉPHINE.

Cela est vrai ; il faut de l'esprit pour être méchant, d'Anieres n'en est pas là.

D'ORBE.

Non, et il est très-vraisemblable qu'il n'y arrivera point. Mais il peut parvenir à se trouver un cœur qu'on a toujours, mais qu'on oublie quelquefois, ou dont on ne s'apperçoit pas. Je fais mon devoir d'en faire à peu près quelque chose pour la République au nom de ce cœur ; quant à l'esprit, qui sait ? Le cœur en fera peut-être quelque chose aussi.

D'OLIBAN.

Cela est difficile, mais non pas impossible. Au reste, encore deux mots sur cet atroce duel. Je consens à ce que vous allez faire, puisque je vois que le résultat en est utile ; mais combien j'ai toujours déteste cette effroyable manie que rien ne peut justifier ! Point de sermons. Il n'y a pas un seul être sentant et pensant, qui ne conçoive combien cette mesure, pour quelque cause que ce soit, répugne à la raison et blesse la nature. Embrassons-nous. je ne faisais que vous soupçonner digne d'être mon gendre, à présent j'en suis sûr.

JOSÉPHINE.

Le cœur d'une amante n'est pas aussi défiant que celui d'un pere ; cela est tout simple. Une amante honnête ne voit son bonheur que dans une union légitime avec son amant. L'amour peut se tromper. Un bon pere ne voit que le bonheur de son enfant, il voudrait que l'amour ne trompât pas la raison et la nature.

ISIDORE.

Voilà précisément la position de mon fere et de mon amie. Ah ! si mon frere ne la rendait pas heureuse, cette aimable amie, bientôt mon frere n'aurait plus de sœur.

D'ORBE, *l'embrassant.*

Nous fraterniserons long-temps.

D'OLIBAN.

J'en accepte l'augure, et je crois à son accomplissement.

JOSÉPHINE.

Tout mon cœur me le dit.

D'ORBE.

Et tout le mien l'assure. Car qu'est-ce que mon cœur, si ce n'est vous qui le remplisez tout entier ?

D'ANIERES, *dans la coulisse.*

Pétronille !

JOSÉPHINE.

J'entends d'Anieres.

D'ANIERES.

Comment trouvez-vous cet impertinente-là, qui m'enferme à double tour !

D'ORBE.

Retirez-vous tous dans cette chambre à côté, et laissez-moi un moment seul avec lui.

(*Tous se retirent dans la chambre à côté.*)

SCENE VI.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS CACHÉS, excepté D'ORBE, PÉTRONILLE, D'ANIERES qui paraissent successivement.

D'ANIERES, *criant.*

PÉTRONILLE, viendrais-tu m'ouvrir cette maudite porte ?

PÉTRONILLE.

J'y cours. (*Elle traverse le théâtre, et dit à d'Orbe*) je vais, par la même occasion lui donner votre lettre.

D'ORBE.

Non, rends-la moi.... C'est moi qui dois lui apprendre à lire. Va vîte le délivrer, et amene-le ici.

PÉTRONILLE.

Dans l'instant.

D'ORBE, *seul.*

Puisqu'en général les sots sont arrogans, et souvent même très-insolens, il faut les punir, sans y mettre trop de sévérité, mais assez pour les corriger. Le voici. Tenons-nous un moment à l'écart.

D'ANIERES, *se croyant seul.*

C'est parbleu bien heureux qu'on me tire de ma maudite cellule, où j'enrageais, depuis que je suis réveillé, contre ce sourd. Ah, j'enrageais! si ce n'avait été quelques reste du souper, quelques bouteilles de vin encore pleines, j'aurais passé une fort mauvaise nuit. Ah! chien de sourd, si je te retrouve jamais, tu me le payeras.

D'ORBE, *paraissant.*

Combien, monsieur ?

D'ANIERES, *effarouché.*

Ah! mon dieu, le voilà encore; que me veut-il donc, voyons? car en vérité il me rend fou.

D'ORBE.

Je veux vous rendre sage, et cela par le moyen d'une petite correction, dont il me paraît que vous avez grand besoin.

D'ANIERES, *épouvanté.*

(*Bas.*) Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ?
(*Très-haut.*) Monsieur.

D'ORBE.

Ne criez pas, je vous entends; savez-vous lire ?

D'ANIERES.

Mais je m'en flatte.

D'ORBE.

Eh bien! lisez, monsieur, lisez tout haut.

D'ANIERES, *à part.*

Il entend tout seul, à présent.

D'ORBE.

Lisez donc monsieur.

D'ANIERES.

Un moment, monsieur, c'est que l'écriture.

D'ORBE.

Elle vaut au moins la vôtre, que j'ai eu la complaisance de lire couramment. Allons, monsieur, dépêchez-vous. (*Avec un geste menaçant.*)

D'ANIERES.

M'y voilà, monsieur. (*Il lit.*)

Monsieur d'ANIERES; *oui, c'est mon nom.*

Si vous m'avez cru sourd, vous vous êtes trompé. J'ai entendu tout ce que vous avez dit hier à souper. Un lâche seul peut abuser de l'infirmité que je feignais pour insulter celui qui en est atteint. Ainsi, je me flatte que vous ne voudrez pas passer pour tel, et que vous me ferez raison. L'on vous dit gentilhomme, je le suis; nous pouvons nous mesurer. Réponse prompte et satifaisante à votre serviteur. D'ORBE.

D'ORBE.

Vous avez lu: vous n'avez point votre épée, mais voilà deux pistolets; cela revient au même.

D'ANIERES.

Non, monsieur, cela ne revient pas du tout au même; je ne me bats point au pistolet.

D'ORBE.

Allez donc chercher votre épée; je vous laisse le choix des armes.

D'ANIERES.

Ni à l'épée, monsieur.

D'ORBE.

A quoi donc vous battez-vous, monsieur?

D'ANIERES.

A rien, monsieur, et j'en fais gloire. Oh! je ne suis pas de ces férailleurs qui tuent tout le monde pour une mouche.

D'ORBE.

Et quand on vous insulte?

D'ANIERES.

C'est avec la langue. Eh bien! c'est avec la langue que je me bats.

D'ORBE.

Et quand vous insultez?

D'ANIERES.

Jamais cela ne m'est arrivé.

D'ORBE.

C'est-à-dire, que vous avez fait votre coup d'essai sur moi. Eh bien, monsieur, je me trouve très-insulté par vous. J'ai des témoins de vos insultes, ils le seront de notre combat. -- Choisissez, de l'épée ou des pistolets.

D'ANIERES.

Mais, monsieur; (*à part.*) il n'était pas sourd! Ah! si je l'avais su. (*haut.*) Faut-il donc absolument se battre à l'épée, ou au pistolet, pour une bagatelle comme cela?

D'ORBE.

Une insulte, une bagatelle; vous n'etes pas militaire, monsieur le gentilhomme, je le vois bien.

D'ANIERES.

Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

D'ORBE.

Eh bien, monsieur, puisque je ne puis tirer de vous la satisfaction qui m'est due, par les armes, il faut au moins que vous me la donniez, en vous avouant coupable de mauvais procédés, devant ceux qui en furent témoins.

D'ANIERES.

Ah, bien volontiers, monsieur, dès que j'ai eu tort, j'en conviendrai devant le monde entier. Je ne vois point de honte à convenir qu'on a eu tort.

D'ORBE, *qui a écrit un mot.*

Vous avez de la sagesse dans ce moment. Il faut tâcher d'en avoir toujours. Signez.

D'ANIERES.

Quoi ?

D'ORBE.

Lisez avant, vous le saurez.

D'ANIERES, *lit.*

Je soussigné, prie monsieur le chevalier d'Orbe, capitaine de cavalerie, de recevoir mes excuses des choses qui ont pu lui paraître offensantes dans ma conduite envers lui.

A l'hôtel St.-Omer, à Avignon.

Il faut signer cela ?

D'ORBE.

Oui, monsieur.

D'ANIERES.

Mais c'est convenir que je vous demande grace, pourquoi ?

D'ORBE, *prenant les pistolets.*

Voilà ma réponse, et finissons; car si je vous ennuyais hier, vous me rendez le change aujourd'hui, je vous en avertis.

D'ANIERES.

Eh bien, je vais signer.

D'ORBE.

Non, vous n'avez pas fait de façon pour m'outrager, et vous en faites pour vous excuser; non. Allons, monsieur, en garde.

D'ANIERES, *s'asseyant.*

Je signe, monsieur.

(*D'Orbe frappe des mains.*) (*Tous viennent.*)

D'ORBE.

Ajoutez, monsieur, que vous consentez à ce que Joséphine d'Oliban soit mon épouse, et non la vôtre.

D'ANIERES, *se relevant.*

Oh ! pour celui-là non, par exemple.

D'ORBE, *les pistolets à la main.*

Disputons-la, elle vaut bien la peine que l'on combatte pour elle.

D'ANIERES.

Quel homme; grands dieux ! il faut toujours se battre avec lui. Eh bien, allons, je vous la cede, et la raison me l'ordonne: car supposons que je veuille me battre, (ce que je n'aime point

du

du tout,) de deux choses l'une, ou vous me tuerez ; et alors je n'épouserai point mademoiselle Joséphine, ou je vous tuerai, et dans ce cas-là il faudra m'enfuir. Monsieur d'Oliban ne donnera pas sa fille à un meurtrier. Ainsi, toutes réflexions faites, je vous la cede, d'autant qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement.

D'ORBE.

Cela peut-être ; mais ce que j'aime en vous, c'est cette logique supérieure qui vous a dit si philosophiquement, que la prudence valait mieux que le courage. L'un expose tout, l'autre n'expose rien. Ah ! c'est bien, très-bien ! Allons, signez, que vous renoncez à mademoiselle d'Oliban.

D'ANIERES, *signe.*

Bien volontiers ; parce que par ce moyen-là, le pere me paiera le dédit de 30 mille francs, et en vérité c'est tout gain.

D'ORBE.

Comment ! on vous paiera un dédit ? Vous n'y pensez pas ? C'est à vous à payer le dédit, suivant toutes les loix, et vous le paierez.

D'OLIBAN.

Non, d'Orbe, je l'en dispense, je me trouve trop heureux de pouvoir donner ma fille à celui qui la méritait.

D'ANIERES.

Ah bien ! vous étiez là donc ! Il y a donc de la tricherie dans tout cela ?

D'OLIBAN.

Non, il n'y a que de la raison. C'est Mr. d'Orbe que ma fille aime ; donc il est clair que c'est le seul époux qui lui convienne. Il saura la défendre lui : c'est un brave militaire. Tant pis pour vous, si vous ne l'avez pas mis à même de la conquérir.

D'ANIERES.

Faudra-t-il payer le dédit ?

D'ORBE.

Non, mais il faudra assister au repas de noces qui va se faire tout-à-l'heure. Justement, voici Pétronille qui vient nous l'annoncer.

PÉTRONILLE.

Justement, monsieur l'aimable sourd.

D'ORBE.

Nous y allons, mon enfant.

SCENE DERNIERE.

TOUS ARRIVENT, Mme. LEGRAS.

Mme. LEGRAS.

EH bien ! messieurs et dames, qu'attendez-vous ? Le déjeûner est prêt. Vous êtes tous contens, à ce qu'il me semble.

D'ORBE.

Tous. (*Montrant d'Anieres*) même monsieur.

ISIDORE.

Ah çà, mon frere, j'espere que vous ne tarderez pas à penser !

D'ORBE.

Je vous entends. St-Firmin, donne-moi la main.

ST.-FIRMIN.

Qu'en veux-tu faire !

D'ORBE, *le mettant dans celle de sa sœur.*

La mettre à sa place, et qu'elle n'en sorte plus.

ISIDORE.

Pas plus qu'il ne sortira de mon cœur.

ST.-FIRMIN.

Vous me volez, adorable Isidore, mais j'aurai ma revanche

D'OLIBAN.

Je ne sais pas ce que pensent les vieillards, en voyant le bonheur de la jeunesse. Mais j'atteste, moi, que je rajeunis, quand je la vois sagement heureuse.

D'ANIERES.

Eh bien, regardez-moi et rajeunissez ; car je suis sage de ne point me marier, et par conséquent heureux. Allons déjeûner.

D'OLIBAN.

Allons, mes enfans, je ne suis point amoureux, mais j'ai faim. Je me prête à vos plaisir honnêtes. Prêtez-vous aux miens, et ne nous séparons jamais. (*A d'Orbe.*)

Vous voilà, mon fils, puisque je vous donne ma fille, je ne vous recommande pas son bonheur. C'est le vôtre, St.-Firmin, soyez notre ami, et que cette charmante sœur de ma fille soit toujours près de son cœur. Si vous avez des enfans ; comme je l'espere, évitez l'erreur dans laquelle j'allais tomber. Unissez l'ame à l'ame, et vous et vos enfans, vous serez tous heureux.

FIN.

On trouve à Avignon, chez ALPHONSE BERENGUIER, Imprimeur-Libraire, près les ci-devant Jésuites ; un Assortiment de Pieces de Théâtre, Anciennes et Modernes, imprimée dans le même goût.